

# Nouveaux paradigme du virus et du parasite

écrit par Pierre-Louis Patoine

## Sommaire :

- 1 - Liliane Campos et Pierre-Louis Patoine, Sorbonne Nouvelle : [Nouveaux paradigmes du virus et du parasite, entre littérature, biologie et théorie critique](#)
- 2 - Eric Bapteste, CNRS, et Liliane Campos, Sorbonne Nouvelle : [Raconter le virus : Dialogue interdisciplinaire sur la transposition narrative du discours biologique.](#)
- 3 - Sarah Bouttier, École Polytechnique : [The “Right” Amount of Agency: Microscopic Beings vs Other Nonhuman Creatures in Contemporary Poetic Representations](#)
- 4 - Claire Larsonneur, Université Paris VIII, Viralité et humanité : [la figure du non-corpum chez David Mitchell](#)
- 5 - Guillaume Bagnolini, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, [Le parasite, de l'être mimétique à l'inquiétante familiarité](#)
- 6 - Sophie Laniel-Musitelli, Université de Lille, [« The drive of unliving things » : Parasitisme et addiction dans A Scanner Darkly de Philip K. Dick](#)
- 7 - Fleur Hopkins, CNRS THALIM, [Dans le ventre de la baleine : voyages intérieurs et métaphore parasitaire dans la culture populaire](#)

## Hors dossiers :

- 8 - Mathieu Gonod, Lycée La Martinière Monplaisir, [Forme et savoirs du vivant dans La vie et les opinions de Tristram Shandy](#)
- 9 - Micheline Louis-Courvoiser, Université de Genève, [La folie de Mme Fol \(18e siècle\). Une intranquillité de la chair](#)

---

## 1 – Nouveaux paradigmes du virus et du parasite, entre littérature, biologie et théorie critique

écrit par Liliane Campos

Au confluent des sciences du vivant et de la littérature, ce numéro d'*Épistémocritique* interroge le rôle du virus et du parasite dans l'imaginaire littéraire et artistique contemporain. Signes d'agentivité non-humaine, de prolifération, d'envahissement ou d'épidémie, ces figures ont gagné en importance au cours des dernières décennies, alors que l'extension des réseaux numériques et techniques intègre toujours davantage le vivant à des environnements médiatisés, où la technique se constitue en milieu (Ellul 1977 p. 45). Littéraux ou figurés, le virus et le parasite permettent de penser les relations qui s'établissent entre différentes formes de vie, à une époque où s'affrontent politiques immunitaires et politiques de l'hospitalité, et où l'humain doit redéfinir sa place au sein d'un écosystème planétaire.

Si elles sont étroitement liées –le virus constituant un cas particulier de parasite– ces deux figures ont connu un parcours inverse, du point de vue disciplinaire. Notion plus récente, puisqu'elle date du XIX<sup>e</sup> siècle, le virus migre, dans les années 1980, du domaine médical jusqu'au domaine informatique et par conséquent médiatique et social (en décrivant par exemple les logiques systémiques des réseaux sociaux). Plus ancien, le parasite est issu du théâtre grec antique, où il concerne d'abord les relations familiales et sociales, et sera importé en biologie pour décrire un type spécifique de symbiose, où un organisme en exploite un autre pour se reproduire, s'abriter ou s'alimenter, une relation qui s'établit souvent aux échelles les plus petites du vivant (les vertébrés ne comportant que quelques espèces parasites, chez les poissons). Bien que ces transferts épistémiques suivent des parcours inverses, ils impliquent tous deux un changement d'échelle : du micro au macro, lorsque le virus passe du médical au sociotechnique ; du macro au micro, pour le parasite qui, de personnage humain au théâtre, devient parfois microorganisme en biologie. Ces changements d'échelles nous amènent à re-conceptualiser les relations qui se tissent au sein du vivant et de son environnement.

Ce renouvellement conceptuel nous intéressera dans ce numéro qui, au-delà du traitement thématique de l'épidémie et de la pathologie, se penche sur les *relations* virales ou parasitaires et leur fécondité dans l'œuvre littéraire. Actant systémique et invisible, le virus évoque l'épidémie et la contagion, mais aussi la transmission horizontale de gènes (par l'action des virus bactériophages), qui dessine des logiques héréditaires jusqu'ici négligées, brouillant les frontières entre les espèces. Il brouille également celle qui sépare le vivant du non-vivant. Le parasite figure quant à lui des relations d'exploitation et de dépendance, mais aussi de symbiose et de co-évolution. Parce qu'il modifie le fonctionnement de son hôte, détournant ses ressources tout en évitant la logique de l'échange, il se joue du système, le travaille de l'intérieur.

Les six contributions qui constituent ce numéro thématique nous permettent d'envisager le monde contemporain à partir du terrain ouvert par ces figures. Avant de leur laisser la parole, nous vous proposons un bref état des lieux théoriques où circulent aujourd'hui virus et parasites.

*Ce numéro a été co-dirigé par Aude Leblond, Liliane Campos et Pierre-Louis Patoine. Nous remercions le projet CAMELIA, le laboratoire PRISMES (EA 4398) et le laboratoire THALIM (UMR 7172) pour le soutien qu'ils ont apporté à ce numéro, ainsi qu'à la journée d'étude « Virus et Parasites, entre biologie et littérature » qui l'a inspiré. L'image de la vignette a été réalisée par Nicolai Sigel.*

## **I. Le virus : un agent sémiotique**

L'un des débats les plus importants au sein de la virologie contemporaine, et qui n'est pas sans incidence sur le destin du virus au sein des arts et de la littérature, concerne son appartenance au domaine du vivant.

Selon les virologues Jean-Michel Claverie et Chantal Abergel (équipe CNRS « Information génomique & structurale », Université Aix-Marseille), la définition moderne du virus, établie par André Lwoff à la fin des années 1950, le distingue des microorganismes vivants par les caractères suivants : le virus ne possède qu'un seul type d'acide nucléique (ADN ou ARN) gouvernant sa reproduction ; cette dernière ne repose

pas sur la division cellulaire mais sur le détournement du métabolisme de la cellule infectée, détournement qui permet la réplique parasitique du génome viral ; le virus ne possède pas de système enzymatique lui permettant de convertir les nutriments en énergie nécessaire à la synthèse biochimique. Cette définition qui sépare catégoriquement le monde viral et le monde cellulaire est aujourd'hui remise en cause par la découverte des Megaviridae, des virus assez grands pour être vus au microscope optique, et vulnérables à l'infection par d'autres virus. Pour Claverie et Abergel, qui identifient un sous-groupe de Megaviridae, les Mimivirus (MIcrobe MIcking virus) à la fin des années 2000, « [l]a découverte de Mimivirus a [...] établi une continuité de taille entre le monde des microorganismes « véritables » et celui des virus (géants) » (2013, en ligne).

Les virus étant essentiellement des séquences de code génétique capables de synthétiser des protéines et de parasiter des hôtes, leur intégration dans le domaine du vivant en redéfinit les frontières. Plus spécifiquement, la sémiotique du virus biologique, le fait qu'il soit une entité essentiellement réduite à son code (génétique), le rapproche de son cousin informatique, qui est lui aussi un être dont la structure est linguistique (langage informatique). Intégrer le virus biologique dans le domaine du vivant, c'est donc envisager la vitalité des êtres sémiotiques (du programme informatique au texte littéraire) et, inversement, la sémiotique fondamentale des processus biologiques.

Le développement de la bio-informatique trouble également les frontières du vivant, amenant le philosophe des sciences Thierry Bardini à considérer que « le virus comme seuil entre la vie digitale [informatique] et analogue [biologique] est ce point critique [...] où leurs traits distinctifs disparaissent et où l'unité perdue du vivant réapparaît » (2017, en ligne, notre traduction). Le virus révèle ainsi l'inextricable intégration des domaines biologique et sémiotique, réunis au sein d'un même paradigme, celui du code. Retraçant l'histoire de ce qu'il nomme l'hypervirus (la présence virale de la figure du virus, au sein de notre environnement culturel), Bardini montre que celui-ci franchit un seuil critique au début des années 1980, alors que se généralisent les virus informatiques et que se répand celui de l'immunodéficience humaine :

Matérialisant la convergence cybernétique du carbone et du silicone, il infecte alors aussi bien les ordinateurs que les humains, avec une intensité jusque-là inconnue. À partir de ce moment, il se diffuse de manière explosive au sein de la « culture postmoderne », finit par atteindre un plateau, où la culture est redéfinie en écologie virale. (2006, en ligne, notre traduction)

À partir de ce moment charnière, le virus apparaît comme le symbole de l'intrication non seulement du biologique et de l'informatique, mais plus largement de l'humain avec ses réseaux techniques, au sein du capitalisme tardif (ou postmodernité, telle que la définit notamment Jameson 1991). Les réseaux informatiques ont leurs virus ; les réseaux médiatiques et financiers, leurs logiques virales ; les réseaux sociaux et urbains, leurs épidémies. Dans chacun de ces cas, le virus lie le destin de l'humain à la vie des systèmes, qu'ils soient techniques, sémiotiques ou biologiques et migratoires. Nous verrons, avec l'étude qu'en propose Claire Larssonneur dans ce numéro, que l'œuvre de l'écrivain David Mitchell explore notamment ces liens complexes entre l'humain et les

entités systémiques qui l'enveloppent et l'accompagnent.

## II. Viralité des média

Figure de l'agentivité systémique, le virus permet entre autres de penser les logiques médiatiques contemporaines, alors que la contagion, la réactivité des systèmes d'information semblent primer sur la « vérité ». La campagne du président américain Donald Trump, en 2016, est à ce sujet exemplaire, bien que le caractère viral de toute entreprise de marketing/ propagande soit présente dès l'apparition des média de masse – ce qu'illustre par exemple la carrière du publicitaire Edward Bernays (1891-1995), neveu de Sigmund Freud, lecteur de Gustave Le Bon (l'auteur de *La Psychologie des foules*, 1895) et l'un des premiers « spin doctors », actif dès les années 1920. Le caractère viral de la circulation des idées a par ailleurs été identifié, dans les années 1970, par Richard Dawkins, avec sa notion de *meme* qui, si elle renvoie au paradigme génétique (se voulant le pendant culturel du gène), mobilise tout de même un imaginaire de la contagion. Cet imaginaire a depuis nourri de nombreux projets critiques – voir par exemple la monographie que consacre Peta Mitchell (2013) à la force contagieuse de la métaphore.

Le rapprochement entre systèmes médiatiques et contagion apparaît également chez le philosophe américain Eugene Thacker, notamment dans un article de 2005 où il commente le film de Danny Boyle *28 Days Later* (2002). S'ouvrant sur les images d'une expérience médicale où des singes sont bombardés d'images médiatiques violentes, ce film nous plonge ensuite en pleine épidémie de « rage » où les humains deviennent des zombies aussi violents que ces images médiatiques initiales. C'est ici non plus leur sémiotité, mais la logique de la contagion infectant des réseaux qui unifie les différentes figures du virus (médiatique, informatique, biologique). Dans un article de 2001, les sociologues Boase et Wellman comparent ainsi les modes de contagion des virus informatiques, biologiques et publicitaires, que déterminerait la structure –ramifiée ou « tissés serrés »– des réseaux infectés. Ainsi, les réseaux « tissés serrés » favoriseraient la dissémination rapide du virus (quelle que soit sa nature), et augmenteraient la chance d'infection pour les membres du réseaux ; les réseaux ramifiés, quant à eux, permettraient au virus une dispersion plus large par des sauts entre milieux différents.

À l'heure où la pensée des réseaux (notamment au sens de Latour 1991) et des systèmes complexes modifie la manière dont les scientifiques de tous domaines approchent leurs objets, la notion de virus devient centrale. Informatiques et médiatiques, mais également économiques et financières, les logiques virales semblent intimement liées à un certain ordre néolibéral qui domine notre monde au tournant du millénaire.

## III. Économie politique du virus : de la quarantaine à la résistance ?

En 1996, alors que sévit la « crise de la vache folle » (et que les scientifiques s'inquiètent des possibilités de transmission de l'encéphalopathie spongiforme bovine aux humains, via l'ingestion de viande contaminée), Jean Baudrillard met en relation civilisation techno-industrielle et logiques virales, dans l'une de ses tribunes publiées dans *Libération*:

C'est parce que le corps de la vache est devenu un non-corps, une machine à viande, que les virus s'en emparent. C'est parce que notre corps humain est devenu un non-corps, une machine neuronale et opérationnelle, qu'il est désimmunisé et que les virus s'en emparent. Et c'est aussi parce que l'informatique est devenue une pure affaire de technique médiatique qu'elle devient vulnérable à tous les virus de l'information.

Ici encore, le virus révèle la participation des vivants, humains et non-humains, à des réseaux techniques qui les dépassent et les déterminent. Le « devenir-machine » des corps humains et bovins au sein de ces réseaux n'est pas sans lien avec la manière dont le pouvoir économique s'exerce dans le capitalisme tardif, en réseaux financiers, en réseaux d'influence, par la main invisible mais puissante du Marché (ce dernier étant d'ailleurs sensible à la contagion émotionnelle : les marchés « s'affolent », les marchés sont « déprimés » ou « rassurés »). Comme l'écrit Bardini : « L'hypervirus gouverne notre époque comme un despote indifférent (il pratique l'indifférence *libérale*) » (2005, en ligne, notre traduction). Figure de l'agentivité systémique, le virus rend visible la puissance et les modes d'action de ces réseaux financiers et techniques.

Écrivant dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, Baudrillard utilise ainsi l'image du virus pour évoquer la correspondance entre le « système de domination » d'une certaine « mondialisation triomphante », système décentralisé fonctionnant en réseaux, et son revers terroriste « de structure virale », contre lequel il peine à se défendre :

Le terrorisme, comme les virus, est partout. Il y a une perfusion mondiale du terrorisme, qui est comme l'ombre portée de tout système de domination [...] comme si tout appareil de domination sécrétait son antidispositif, son propre ferment de disparition -, contre cette forme de réversion presque automatique de sa propre puissance, le système ne peut rien.

À partir de ces métaphores virales s'est développée toute une pensée critique consacrée aux « politiques immunitaires », notamment sous la plume de Roberto Esposito (2010), à la suite des travaux de Foucault sur le biopouvoir. Pour Esposito, la gouvernamentalité contemporaine est obsédée par l'immunisation, obsession qui se traduit non seulement au niveau des politiques sanitaires, mais aussi des politiques sécuritaires, qui prennent par exemple la forme d'interventions préventives (militaires et policières) de plus en plus légitimées, dans les discours, par le terrorisme et son organisation virale. Si on revient à un niveau plus littéral, on constate que les épidémies qui ont marquées l'actualité des dernières années (grippe H1N1, Ebola) et la manière dont elles sont gérées se superposent aux inégalités Nord-Sud, donnant lieu à des fantasmes de « mise en quarantaine » qui influencent la manière dont nous régulons les territoires, les espaces habités, les transports, les réseaux (à ce sujet, voir notamment Manaugh et Twilley 2014 et Garcia 2013).

Face à ces réactions « immuno-politiques » et de mise en quarantaine, Thacker et Galloway (2007) proposent au contraire de mettre à profit les logiques virales pour en faire des stratégies de résistance face au pouvoir exercé en réseau. Ces philosophes

notent que les virus se répandent aisément dans les environnements homogènes (comme les monocultures favorisées par l'industrie agroalimentaire), et pensent que les éléments subversifs (idées/memes, virus informatiques) peuvent exploiter la qualité homogène des réseaux (médiatiques, financiers, techniques). Les auteurs défendent donc l'idée d'actions techniques et politiques au niveau des réseaux.

Le principal attrait de la figure du virus, dans le contexte de ces analyses des sphères économique, politique et médiatique, réside dans sa capacité à révéler l'agentivité systémique, la structuration du pouvoir en réseaux complexes que traversent des contagions : dans cette perspective, le virus reste donc avant tout un agent pathogène. Nous verrons avec la contribution d'Éric Bapteste et de Liliane Campos qu'un récent changement de paradigme en virologie nous amène à compléter et à compliquer cette vision pathologique du virus, qui n'est plus seulement cause d'épidémies mortifères, mais apparaît comme contribuant de manière positive à de nombreuses formes de vie, permettant par exemple de diversifier les attributs génétiques de certains organismes.

#### **IV. Du virus à la logique parasitaire : au-delà de l'approche pathologique**

Le développement de ce nouveau paradigme est notamment dû au perfectionnement, au cours des dernières décennies, de la génomique environnementale, qui a rendu possible l'étude des microorganismes en dehors du laboratoire, grâce au séquençage de l'ADN trouvé dans des échantillons d'environnements naturels. Nous commençons ainsi à mieux comprendre les interactions complexes entre virus et bactéries au sein d'écosystèmes variés. Pour la première fois, l'étude des bactéries et des virus ne concerne plus prioritairement l'humain et ses maladies, mais des dynamiques environnementales beaucoup plus larges. Comme le souligne Éric Bapteste, l'étude des virus hors-laboratoire a démontré leur participation essentielle aux cycles écologiques et l'avantage qu'ils peuvent conférer à leurs hôtes, ce qui nous permet de dépasser une pensée du virus essentiellement réduit à son aspect pathologique. La génomique environnementale nous permet ainsi d'approfondir notre perception des forces écologiques qui nous entourent, un approfondissement mené en parallèle par l'art et la poésie contemporaine, qui viennent compléter le traitement plus traditionnel des formes animales et végétales par une attention portée aux microorganismes. Dans ce numéro, Sarah Bouttier se penche sur la manière dont quatre poètes et auteurs contemporains travaillent l'agentivité non-humaine de ces organismes minuscules.

Par ailleurs, on sait aujourd'hui que le transfert latéral de gènes, qui brouillent les frontières entre les espèces, est souvent le fait d'agents viraux (voir par exemple Canchaya 2003). Et que notre ADN porte en lui du matériel génétique d'origine virale, puisqu'aux origines de la vie, les bactéries phagocytent des virus, intègrent leur matériel génétique, et évoluent en s'hybridant. Les organismes complexes, les mammifères, l'humain, descendent de ces hybrides, et portent en eux ces assemblages génétiques complexes. La relation parasitaire (ici, le virus bactériophage parasitant la bactérie) redéfinit les limites de l'espèce, mais aussi celles de l'organisme, comme le démontrent les recherches récentes sur le microbiome. Comment définir une identité *purement* humaine alors que notre corps compte plus de bactéries que de cellules propres, et que celles-ci contribuent de manière déterminante à nos humeurs ?

Ces faits biologiques, nouvellement mis en lumière, sont au cœur des travaux de bio-artistes tels que Marion Laval-Jeantet ou François-Joseph Lapointe, mais concernent plus largement la manière dont nous concevons l'œuvre d'art aujourd'hui, dans la mesure où l'organisme constitue depuis l'Antiquité un modèle pour celle-ci. Le modèle organiciste est primordial chez les Romantiques, et reste influent, par exemple dans le Structuralisme, où le texte est constitué en corps autonome, en individu singulier et proportionné, par le jeu de ses relations internes. Or, virus et parasites nous empêchent de considérer l'organisme comme une unité séparée de son environnement, de ses milieux externes comme internes.

## V. Le parasite, figure littéraire

Si le virus conjure principalement des notions de réseaux et de contagion, de force microscopique, systémique, sémiotique et génétique, le parasite constitue une catégorie plus globale qui concerne une relation symbiotique ne profitant pas également aux partenaires. Ce caractère plus général, cette appartenance à des échelles variées, influence la destinée culturelle et conceptuelle de la figure du parasite.

Comme l'explique Guillaume Bagnolini dans son article, la notion de parasite est un emprunt que les sciences naturelles font au domaine social, mais aussi artistique, car le parasite est un personnage théâtral hérité de l'antiquité. La richesse sémiotique et politique de cette figure à travers les siècles a fait l'objet d'un certain nombre d'études récentes : pour cerner l'évolution de son rôle artistique et politique, on se reportera notamment aux ouvrages de Florence Fix et Isabelle Barbéris (2014), ainsi que de Myriam Toman et Anne Tomiche (2001). Il constitue donc un terme particulièrement intéressant pour une pensée épistémocritique soucieuse de comprendre la manière dont le savoir circule entre les domaines scientifique, littéraire et artistique.

Pour Anne-Julia Zwierlein, cette circulation est visible au 19<sup>e</sup> siècle dans le développement en parallèle de la parasitologie (par des chercheurs comme Darwin ou T. Spencer Cobbold) et de la présence du parasite en littérature (chez Charles Dickens, George Eliot, Bram Stoker, Robert Browning, Thomas Hardy, H. G. Wells ou Conan Doyle). Selon Zwierlein, la transformation de la fonction littéraire du parasite au cours du siècle se conclut par son intériorisation psychologique, un déplacement qui aurait lieu vers la fin du 19<sup>e</sup> chez Conan Doyle notamment.

Le siècle suivant reprendra pourtant à son compte le parasitisme comme stratégie d'écriture, chez des auteurs comme Nabokov, Joyce, Borges, et bien sûr William S. Burroughs, chez qui le langage est un virus parasite exploitant l'espèce humaine pour se reproduire (voir notamment son essai *The Electronic Revolution*, 1970). Contemporain de Burroughs, Philip K. Dick aura également traité le parasite de manière décisive, notamment dans son roman *A Scanner Darkly* (1977), qu'analyse Sophie Musitelli dans ce numéro. Dans les années 1980 - 2010, la figure du parasite est renouvelée par les œuvres de Don DeLillo ou William T. Vollmann, la poésie d'Antony Dunn ('Bugs' collection), Paul Farley, Susan Wicks ou Sarah Howe.

Nous avons donc affaire à un terme scientifique qui est *déjà* une figure littéraire, et qui

n'a jamais cessé de l'être. Avec les articles de Fleur Hopkins et de Guillaume Bagnolini, ce numéro nous invite toutefois à explorer la manière dont la fiction se réapproprie les définitions biologiques du parasite. Nous suivrons ainsi les récursions d'une notion qui part de la littérature, et passe par la science avant de revenir à la littérature.

Les exemples littéraires cités ici participent toutefois d'une tendance artistique contemporaine plus générale, qui consiste à explorer le rôle des parasites face au système, et parfois à adopter le parasitisme comme posture de résistance. Dans la performance et l'art contemporain, le parasitage est plus qu'une simple thématique, il revêt ainsi une dimension politique qui en fait une véritable stratégie. Anna Watkins Fischer (2012) montre par exemple comment les œuvres parasites de Sophie Calle et de Chris Kraus s'inscrivent dans une tactique féministe qui se mime elle-même, et tire sa force de cette performance ironique et équivoque. Cette pratique parasitique est emblématique de ce que Fischer analyse par ailleurs (2014) comme un brouillage mimétique entre actions politiques radicales et cibles de ces actions, à l'ère des réseaux et de l'appropriation instantanée des stratégies. Le parasitisme comme pratique artistique et figure du discours sur l'art fait également l'objet du collectif dirigé par Pascale Borrel et Marion Hohlfeldt, *Parasite(s), Une stratégie de création*.

Pour nombre de ces travaux, l'ouvrage que Michel Serres publie en 1980 (*Le Parasite*) fait référence. Il y propose un modèle transversal où le parasite est constitué en modèle d'une relation asymétrique dont Serres analyse la logique et qu'il présente comme un catalyseur de la complexité et un transformateur de la communication, mais également comme un principe fondamental du vivant, où il représente une brisure de la relation commensale « idyllique », stable et circulaire, engendrant un temps linéaire puisqu'il « interrompt une répétition, il fait bifurquer la série du même » (p. 334). Contrairement à l'idylle stable et circulaire de la relation réciproque, le parasitisme serait un équilibre temporaire, qui ne peut se résoudre que par la crise : mort de l'hôte ou expulsion du parasite.

## **VI. Ambiguïté et richesse des relations parasitaires**

Les définitions contemporaines du parasite, dans le domaine biologique, sont souvent marquées par une certaine ambiguïté. Par exemple, lorsqu'on parcourt l'ouvrage du biologiste Claude Combes, *L'art d'être parasite* (2010), on est frappé par l'anthropomorphisme des titres de chapitres tels que « La profession de parasite » ou « La profession d'hôte ». La lutte contre les parasites de tous ordres est pour Combes « l'un des premiers enjeux de *l'homme ingénieur de lui-même* », qui accompagne l'apparition de la culture chez *Homo sapiens* (359). Mais alors que la biologie divise les relations d'associations du vivant entre parasitaires et mutualistes (lorsqu'il y a réciprocité dans les échanges de ressources), Combes note que cette distinction est « en grande partie arbitraire » (35). Par ailleurs, en microbiologie, les études du microbiote, qui fascinent bon nombre d'artistes contemporains (pensons par exemple aux travaux de François-Joseph Lapointe ou d'Alanna Lynch), remettent en cause la relation parasitique du microbe au corps humain.

Si les humanités restent fascinées par le parasite, c'est notamment parce que celui-ci

produit ainsi des relations ambiguës. Comme l'écrit la chercheuse en littérature Jeanette Samyn, du point de vue des écosystèmes, les parasites « sont aussi des médiateurs, et en ce sens ils sont importants non seulement pour l'immunité, mais aussi pour la coexistence des espèces, pour la composition des communautés (c'est-à-dire la proportion de tel ou tel organisme dans une zone donnée), et pour la biodiversité », proposant ainsi une « troisième forme de relation qui n'est ni la participation ni l'évitement, ni l'élimination ni la redistribution, mais l'attribution de nouvelles fonctions [repurposing] » (notre traduction). Samyn propose ainsi de valoriser le potentiel politique des relations parasitaires, qui permettent d'imaginer des structures hétérarchiques, en remplaçant la logique verticale des hiérarchies par des relations de coopération.

Par ailleurs, le parasite est souvent présenté, dans les études littéraires, comme un perturbateur-révéléateur : dans leur présentation de la figure du parasite, Myriam Roman et Anne Tomiche notent que le personnage du parasite permet d'interroger, à travers la relation à l'autre, la relation au soi, car « [c]est de l'accueil de l'Autre qu'il s'agit, mais un Autre "parasite" qui représente souvent une figure du Même, un double de son hôte. » (11) Dans leur étude du parasite au théâtre, Florence Fix et Isabelle Barbéris soulignent le rôle ambigu de cette figure vitaliste, dialectique et amoral à la fois. Elles lient son positionnement sur le seuil de la maison ou dans les lieux de passage à un en-dehors de l'espace-temps du cycle productif. Sa fonction dramatique est ainsi de donner à voir la nature d'un système en y introduisant la cause d'un dysfonctionnement. C'est également ce qu'on observe chez Philip K. Dick, dont l'œuvre est analysée ici par Sophie Musitelli, lorsque la substance parasite (une drogue, dans *A Scanner Darkly*) révèle la matérialité neurochimique de la pensée et de la personnalité, mais aussi ses déterminants économiques et politiques.

## VII. Présentation du numéro

Bien que les dynamiques virales et parasitaires se recoupent en partie, nous avons choisi de diviser ce numéro en deux sections ; c'est ainsi que les trois premiers articles portent plutôt sur la question du virus, alors que les trois derniers privilégient la question du parasite.

La contribution du biologiste Éric Baptiste et de la chercheuse en littérature Liliane Campos interroge les rapports entre les développements récents en virologie et la littérature contemporaine, notamment dans l'œuvre d'auteurs comme Greg Bear, David Mitchell, Judith Schalansky ou Zadie Smith. En examinant la traduction des formes d'action et des modes d'existence du virus par la forme littéraire, dans ses techniques narratives et stylistiques comme dans ses configurations thématiques, leur dialogue dresse un état des lieux des œuvres existantes et propose des pistes pour une littérature à venir. Mettant en avant une pensée du vivant où la relation prime sur l'individuation, les auteurs montrent que cette dernière ne peut plus être pensée en dehors d'assemblages complexes. Bien que cette idée ne soit nouvelle ni en science, ni en philosophie – on pense notamment à la discussion de la « guêpe-orchidée », par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* (1980, p. 17-20), la biologie contemporaine met sans cesse au jour de nouvelles relations latérales au sein de multiplicités organiques,

encourageant la littérature à penser la progression narrative en dehors des simples lignées, de la « descendance » et des générations.

Cette réflexion autour des interactions entre les domaines microbiologique et littéraire se poursuit avec Sarah Bouttier, dont la contribution décortique des relations mutuelles, parasitaires ou bénéficiaires, entre formes humaines et non-humaines d'agentivité au sein des poèmes contemporains de Christian Bök, Les Murray, Pattian Rogers et des textes plus théoriques d'Aaron Moe. Comment les microbes, les animaux et les végétaux participent-ils à l'écriture des poèmes dont ils sont les sujets ? Bouttier analyse le traitement poétique des formes de vie non-humaines à différentes échelles : alors que le microscopique est souvent présenté comme étant doté d'une agentivité contrastée, soit très forte, soit presque nulle, les êtres vivants appartenant à notre échelle (animaux et végétaux) se voient attribuer des modalités d'action plus nuancées.

Claire Larssonneur touche également aux modes d'action du microscopique, non plus dans la poésie, mais dans le roman contemporain. A travers son étude des dynamiques virales dans les romans de David Mitchell, Larssonneur montre que la question de la viralité est souvent associée, dans notre culture contemporaine, à celle de l'agentivité systémique devant laquelle l'individu se sent désarmé, angoissé par des logiques de transmission et de contamination qui rongent son indépendance, son autonomie. Dans un monde où les systèmes techniques et mécaniques semblent gouverner la destinée de l'individu, le figure du virus, qui s'incarne dans les « non-corpum » qui hantent *Ghostwritten*(1999) et *The Bone Clocks*(2014) permet de métaphoriser les peurs liées à cette gouvernance et à des questions refoulées comme celle de l'âme. Finalement, et comme en discutent également Éric Baptiste et Liliane Campos, le virus permet de penser l'action et le récit à des échelles de temps qui redistribuent les catégories habituelles du passé, du présent et du futur, au profit de temporalités fractales ou labyrinthiques où se ré-agencent l'humain et le non-humain.

Nous nous tournons vers la figure du parasite avec la contribution de Guillaume Bagnolini qui nous entraîne dans une promenade érudite à travers une série d'exemples littéraires et biologiques illustrant différents aspects de cette notion hybride. De l'Antiquité grecque aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, le parasite incarne des formes de relations variées, tour à tour créatrices et destructrices, souvent perturbatrices des processus de communication. Guillaume Bagnolini s'intéresse tout particulièrement aux stratégies mimétiques, qui permettent au parasite de déjouer les assignations identitaires et qui créent des effets d'inquiétante familiarité.

Les liens entre formes de subjectivation et relation parasitaire sont également au cœur de l'analyse du roman de Philip K. Dick, *A Scanner Darkly* (1977), que nous propose Sophie Musitelli. Liée, comme chez William S. Burroughs, à celle de la drogue et de l'addiction, la figure du parasite traverse l'écriture de Dick. Dans *A Scanner Darkly*, le personnage parasité est entraîné dans un devenir-végétal où la substance addictive, qui provient d'une fleur, le réduit à une pure entité perceptive, objectale et mécanique, redéfinissant ainsi l'ordre ontologique et les hiérarchies sujet-objet qui structurent le monde dans lequel il perçoit et agit. Agent neurochimique parasite, la drogue remodèle la conscience, donc la langue et les capacités narratives des personnages, mais aussi,

comme le démontre avec finesse Musitelli, le texte lui-même, qui cherche alors à décrire une « perception obscure » qui n'est pas maîtrisée par un sujet stable et unifié, et qui ne lui donne pas accès à ses propres sources neurologiques.

Finalement, dans le parcours que nous propose Fleur Hopkins, l'humain change de statut : de parasité il devient parasite, investissant imaginativement le corps du plus grand des mammifères, la baleine. En nous présentant différentes incarnations de la figure de la baleine-vaisseau, de la baleine-milieu, Hopkins trace une nouvelle ligne de force organisant la pensée du parasite. Du mythe de Jonas à la science-fiction contemporaine, en passant par l'architecture d'un théâtre au 19<sup>e</sup> siècle, son article se penche sur une série de cas de relations symbiotiques, parasitaires ou commensales, entre baleines et humains, montrant les formes que prennent ces relations au sein de ces récits.

## **Bibliographie**

### **1. Virus et parasites en biologie**

Bradford A. H., *Pattern and Process in Host - Parasitoid Interactions*, Cambridge, CUP, 2005 [1994].

Canchaya C., *et al.* « Phage as Agent of Lateral Gene Transfer », *Current Opinion in Microbiology*, Vol. 6, no. 4, 2003, p. 417-424.

Claverie J-M. et C. Abergel, « Les virus sont-ils vraiment des virus? », *Virologie*, vol. 17, no. 4, juillet-août 2013. En ligne : [[http://www.jle.com/fr/revues/vir/e-docs/les\\_virus\\_sont\\_ils\\_vraiment\\_des\\_virus\\_\\_297464/article.phtml?tab=texte](http://www.jle.com/fr/revues/vir/e-docs/les_virus_sont_ils_vraiment_des_virus__297464/article.phtml?tab=texte)] (consulté le 19 décembre 2017).

Combes C., *L'art d'être parasite, Les associations du vivant*, Paris : Flammarion,

Champs Sciences, 2010 (éd. revue et commentée).

Luria S. E. et M. Delbrück, « Mutations of bacteria from virus sensitivity to virus resistance », *Genetics*, vol. 28, 1943, p. 491-511.

Orgel L. E. et F. H. C. Crick, « Selfish DNA: the Ultimate Parasite », *Nature*, vol. 284, 17 avril 1980, p. 604-607.

Saïb A. (dir.), 2013, *Panorama de la virologie*, Paris, Belin, 2013.

Thacker E., 2005, « FCJ-018 Living Dead Networks », *The Fiberculture Journal*, no. 4, 2005.

### **2. Le parasite et le parasitisme dans la littérature et la théorie critique**

Barbérís I. et F. Fix (dir.), *Le Parasite au théâtre*, Paris, Orizons, 2014.

Borrel P. et M. Hohlfeldt (dir.), *Parasite(s), Une stratégie de création*, Paris,

L'Harmattan, 2010.

Hillis Miller J., « The Critic as Host », in H. Bloom, P. de Man, J. Derrida, J. Hartman et J. H. Miller (dir.), *Deconstruction and Criticism*, Londres, Routledge, 1979, p. 142-170.

Gullestad A. M., « Literature and the Parasite », *Deleuze Studies*, vol. 5, no. 3, 2011, p. 301-323.

James R., « Synecdoche and Literary Parasitism in Borges and Joyce », *Comparative Literature*, vol. 61, no. 2, 2009, p. 142-159.

Ramey J., « Joycean Lice and the Life of Art », *College Literature*, vol. 39, no. 1, 2012, p. 27-50.

Roman M. et A. Tomiche (dir.), *Figures du Parasite*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, 2001.

Samyn J., « Anti-anti-parasitism », *New Inquiry*, 18 septembre 2012. En ligne : [<https://thenewinquiry.com/anti-anti-parasitism/>] (consulté le 25 avril 2018).  
Serres M., *Le Parasite*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1997 [1980].

Watkins Fisher A., « Manic Impositions: the Parasitical Arts of Christ Kraus and Sophie Calle », *Women's Studies Quarterly*, vol. 40, no. 1-2, 2012, p. 223-235.

Watkins Fisher A., « User Be Used: Leveraging the Play in the System », *Discourse*, vol. 36, no. 3, 2014.

Wright J. C., « Self-Parasitism, Shared Roots, and Disembodied Meters within Nabokov's *Eugene Onegin* Project », *Urbans: The Slavic Review of Columbia University*, vol. 10, 2007, p. 63-78.

Zwierlein A-J., « From Parasitology to Parapsychology: Parasites in Nineteenth Century Science and Literature », in *Unmapped Countries: Biological Visions in Nineteenth-Century Literature and Culture*, Anthem Press, 2005.

### **3. Le virus et la viralité dans la littérature et la théorie critique**

Amerika M., « Literary Ghosts: Liner Notes », *Culture Machine*, vol. 5, 2005.

Bardini T., « Viral Life, at Last », *NatureCulture*, no. 4 (*Life under Influence*). En ligne : [<http://natureculture.sakura.ne.jp/04-life-under-influence/>] (consulté le 19 décembre 2017).

Bardini T., « Hypervirus : A Clinical Report », *CTheory : 1000 Days of Theory*, 2006.

Blas Z., « Virus, Viral », *Women's Studies Quarterly*, vol. 40, no. 1-2, 2012, p. 29-39.

Boase J. et Barry Wellman, « A Plague of Viruses : Biological, Computer and

Marketing », *Current Sociology*, vol. 49, no. 6, 2001, p. 39-55.

Caron D., « Reclaiming Disease and Infection : Jean Genet and the Politics of the Border », in *AIDS in French Culture: Social Ills, Literary Cures*, Wisconsin UP, 2001.

Dougherty S., 2001, « The Biopolitics of the Killer Virus Novel », *Cultural Critique*, vol. 48, 2001.

Goodman S., « Contagious Noise: From Digital Glitches to Audio Viruses », in Parikka J. et T. D. Sampson (dir.), *The Spam Book: On Viruses, Porn and Other Anomalies From the Dark Side of Digital Culture*, New York, Hampton Press, 2009.

King M., « Anarchist and Aphrodite: On the Literary History of Germs », in Rütten T. et M. King (dir.), *Contagionism and Contagious Diseases: Medecine and Literature 1880-1933*, Walter de Gruyter, 2013.

Parikka J., *Digital Contagions. A Media Archeology of Computer Viruses*, New York, Peter Lang, 2007.

Varela J. A., *Vortex to Virus, Myth to Meme: The Literary Evolution of Nihilism and Chaos in Modernism and Postmodernism*, Sarrebruck, VDM Verlag, 2009.

#### **4. biopouvoir, contagion, immunité**

Baudrillard J., « Ruminations pour encéphales spongieux », *Libération*, 15 avril 1996.

Baudrillard J., « L'esprit du terrorisme », *Le Monde*, 2 novembre 2001.

Bertonèche C. (dir.), *Bacilles, phobies et contagion : les métaphores de la pathologie*, Paris, Michel Houdiard, 2012.

Dawkins R., *The Selfish Gene*, Oxford University Press, 1989 [1976].

Dawkins R., « Viruses of the Mind », in B. Dahlbom (dir.), *Dennett and His Critics: Demystifying the Mind*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 1995.

Deleuze G. et F. Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1980.

Derrida J., 1994, « The Spatial Arts: An Interview with Jacques Derrida », in Brunette P. et D. Wills (dir.), *Deconstruction and the Visual Arts: Art, Media Architecture*, Cambridge UP, 1994.

Ellul J., *Le Système technicien*, Paris, le cherche midi, 2012 [1977]

Esposito, R., *Communauté, immunité, biopolitique*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2010.

Garcia D., « Architectures of Quarantine and Containment », *Archipelago podcast*, 27

septembre 2013.

Haraway D., « Biopolitics of Postmodern Bodies: Constitutions of Self in Immune System Discourse », in *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

Jameson F., *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke UP, 1991.

Manauagh G. et N. Twilley, « Ebola and the Fiction of Quarantine », *The New Yorker*, 11 août 2014.

Martin E., *Flexible Bodies: Tracking Immunity in American Culture*, Boston, Beacon Press, 1994.

Mitchell P., *Contagious Metaphor*, Londres, Bloomsbury/A&C Black, 2013.

Ramon C., « Derrida. Éléments d'un lexique politique », *Cités*, no. 30, 2007.

Sampson T. D., « Contagion Theory Beyond the Microbe », *CTheory : special issue « In the Name of Security »*, 2011.

Sampson, T. D., *Virality: Contagion Theory in the Age of Networks*, Minnesota UP, 2012.

Sontag S., *Illness as Metaphor; and, AIDS and its Metaphors*, New York, Picador, 2001 [1989].

de Tarde G., *Les lois de l'imitation*, Paris, Kimé, 1993 [1890].

Thacker E. et A. Galloway, *The Exploit: A Theory of Networks*, Minnesota UP, 2007.

Vitale F., « Biologie et déconstruction. Entre Ameisen et Derrida », *RueDescartes no. 82 : (In)actualités de Derrida*, 2014.

Wald P., *Contagious: Cultures, Carriers, and the Outbreak Narrative*, Durham, Duke UP, 2008.

Wolfe C., *Before the Law: Humans and Other Animals in a Biopolitical Frame*, U. of Chicago Press, 2012.

ISSN 1913-536X ÉPISTÉMOCRITIQUE (SubStance Inc.) VOL. XVII

---

[2 – Raconter le virus : Dialogue interdisciplinaire](#)

## sur la transposition narrative du discours biologique

écrit par Liliane Campos

Face à la présence encore discrète des virus dans la littérature contemporaine, cet article examine quelques défis narratifs posés par la mise en récit des découvertes récentes de la virologie. Quels procédés littéraires peuvent transposer ces relations complexes, impliquant différentes échelles et différentes temporalités du vivant ? La modélisation en science a-t-elle des cousins en littérature, des procédés de formalisation qui pourraient communiquer les mêmes idées ? Cette réflexion est le fruit d'un dialogue entre un biologiste écrivain, qui s'interroge sur les moyens de transposer les connaissances et l'esprit des découvertes de microbiologie dans des récits, et une spécialiste de littérature anglophone, s'intéressant à l'imaginaire biologique du roman contemporain. Leur visée est aussi bien analytique que prospective : les trois premières sections s'appuient sur un panorama de la fiction narrative existante inspirée par les virus, de la science-fiction des années 1980 au roman contemporain (francophone et anglophone) ; les deux suivantes imaginent des pistes pour une littérature du virus encore à venir. Cinq pistes narratologiques sont ainsi explorées : i) les jeux de focalisation et d'échelle permettant de tenir compte de l'extrême hétérogénéité de la taille des populations interactives des virus et de leurs hôtes, et de la multiplicité des échelles temporelles et physiques exploitables ; ii) le potentiel déstabilisateur des virus dans les schémas actantiels classiques, en raison de la dynamique complexe de leurs relations avec leurs hôtes ; iii) la métaphorisation par la littérature d'un discours scientifique non exempt de ses propres métaphores, cette métaphorisation littéraire reposant sur une diversité d'imaginaires mobilisés ; iv) la transformation des relations virales en schèmes poétiques, et la transposabilité rhétorique des images structurantes du discours scientifique ; v) l'intégration de nouveaux personnages qui correspondraient aux superorganismes associant les virus et leurs hôtes.

Mots-clés

Virus, récit, biologie, littérature, échelle, évolution, réseau, holobionte, focalisation, actant, métaphore, schème, organisme.

---

## 3 – The “Right” Amount of Agency: 3 – Microscopic Beings vs Other Nonhuman Creatures in Contemporary Poetic Representations

écrit par admindev

This study examines contemporary poetic and literary attempts at bestowing agency and authorial power to microscopic beings and perceptible nonhuman beings. It finds that the agency of microscopic beings is starkly contrasted while that of perceptible nonhumans is bestowed in more careful terms. It first compares poems by Les Murray

and Pattiann Rogers, both on perceptible nonhuman creatures and on microscopic beings, showing that poems about perceptible nonhuman creatures portray their objects' agencies as nuanced, while poems about microscopic beings fully attribute and simultaneously fully deny agency to their objects. As for authorial power, poems about animals and trees strive to construe their objects as co-writers to a much greater extent than poems about microscopic beings. The study then examines more explicit attempts at granting authorial agency to animals and to a bacterium, by comparing Aaron Moe's Zoopoetics and the rhetorics around Christian Bök's Xenotext experiment which consists in inserting a sentence into the genome of a bacterium that will then issue a protein that encodes its answer to the sentence. While Moe struggles to establish the possibility of an animal poiesis, Bök holds together two opposed positions, the bacterium as mere support for a hubristic human power, and the bacterium as counter power and even writer of the poem. Moreover, it appears that the agency of microscopic beings (viral/parasitic) is drawn upon in attempts to establish the agency of other nonhuman beings. Finally, for the critic or poet setting out to describe attempts to transfer authorial power to nonhuman beings, viral/parasitic agency appears as an especially fruitful metaphor. The dichotomy at work in the literary attempts examined here may derive from the fact that the agency of microscopic beings such as viruses and parasites is often acknowledged, and largely feared by humans, while the agency of perceptible nonhuman beings (such as trees, plants, or animals) is often seen as hampered by human power and a society which has long been negating their ability to act.

Key words

Agency, Poetry (contemporary), Virus, Parasites, Bacteria in literature, Literature and the Environment, Animals in Literature.

Mots-clés

Agentivité, poésie (contemporaine), virus, parasites, bactéries dans la littérature, littérature et environnement, animaux dans la littérature.

---

## [4 – Viralité et humanité : la figure du non-corpum chez David Mitchell](#)

écrit par admindev

David Mitchell, auteur britannique contemporain, a introduit au sein de son univers fictionnel des personnages de non-corpum, des entités dotées de conscience mais dépourvues de corps qui parasitent les humains. Deux romans en particulier les mettent en scène : *Ghostwritten* (1999) et *The Bone Clocks* (2014). Il s'agira ici d'étudier en premier lieu comment la viralité est mise en scène, puis d'examiner la valeur sémiotique du non-corpum laquelle s'articule à la pratique du diagnostic. À la fois signes et symptômes, ces figures virales offrent à nos sociétés contemporaines un miroir où viennent se refléter l'angoisse de la contamination et de l'impuissance ainsi que la crainte de voir le sujet dépossédé de soi. Mitchell utilise les non-corpum pour opérer un travail de couture entre plusieurs romans, mais aussi plus largement entre plusieurs

traditions de pensée et plusieurs époques. Ce faisant il vient perturber les hypothèses de lecture occidentales les plus courantes, notamment via la référence à la métempsychose et la mise en œuvre de stratégies de répliation.

Mots-clés

David Mitchell, Ghostwritten, The Bone Clocks, métempsychose, viralité, diagnostic, peurs contemporaines, non-humain.

---

## [5 – Le parasite, de l'être mimétique à l'inquiétante familiarité](#)

écrit par admindev

L'existence du parasite est conditionnée par l'autre, il vit aux dépens d'un autre organisme, d'une autre structure. Dans cet article, nous nous intéressons aux parasites surgissant dans la littérature mais aussi dans les sciences et tout particulièrement en biologie. Nous allons axer notre réflexion sur une stratégie parasitaire, le mimétisme. Comme l'œuf du coucou (oiseau parasite) ressemblant à l'œuf de son hôte, le parasite, à travers le mimétisme, a deux objectifs : se faire accepter par l'hôte et le remplacer progressivement. Tartuffe, par exemple, le plus célèbre des parasites de Molière, singe la dévotion et devient le directeur de conscience d'Orgon. Il se fait ainsi accepter dans la famille et va prendre doucement la place du maître de la maison. Cependant, malgré le mimétisme du parasite, il reste dans son comportement, son physique, ses attitudes, des anomalies engendrant une inquiétante étrangeté. Ainsi, dans la nouvelle de Le Fanu, Carmilla, le vampire ressemble étrangement à Laura et, de plus, réactive des souvenirs chez cette dernière. L'hôte ressent cette inquiétante familiarité en compagnie du parasite. Nous allons dans cet article répondre à plusieurs questions : quelles sont les principales stratégies parasitaires ? Comment cette inquiétante familiarité perturbe-t-elle l'identité de l'hôte ? Notre hypothèse est que même si la relation parasitaire est coûteuse pour l'hôte, elle est aussi source de bénéfices.

Mots-clés

parasitisme, inquiétante familiarité, mimétisme

---

## [6 – « The drive of unliving things » : Parasitisme et addiction dans A Scanner Darkly de Philip K. Dick](#)

écrit par admindev

Dans A Scanner Darkly de Philip K. Dick (1977), l'une des métaphores maîtresses de l'addiction est celle du parasite. Dick y imagine la Substance Mort, drogue issue d'une fleur qu'il nomme Mors ontologica. L'addiction s'écrit sur le mode parasitaire : le corps est d'autant plus affamé qu'il ingère de grandes quantités de drogue, et s'émacie à

mesure que l'addiction grandit. Le parasite devient à la fois moteur et métaphore de l'écriture, et tisse une relation complexe au discours scientifique à travers une réflexion sur l'imagerie médicale comme symptôme d'un désir frustré de transparence à soi. À travers la métaphore parasitaire, ce texte explore une expérience sensorielle qui n'est plus celle d'un sujet au sens traditionnel du terme. Il tente de figurer, expérience impossible, ce que pourrait voir un œil sans vie.

Mots-clés

Roman, médecine, neurologie, physiologie, addiction, science-fiction, Philip K. Dick, drogue, parasite.

---

## [7 – Dans le ventre de la baleine : voyages intérieurs et métaphore parasitaire dans la culture populaire](#)

écrit par admindev

Cet article montre combien le motif d'un personnage avalé par un monstre marin, qu'il soit une baleine ou un gros poisson, a laissé une trace tenace dans la culture populaire. On a distingué quatre moments principaux dans la formation de ce motif littéraire. Pinocchio (1881) ou le prophète Jonas expérimentent tous deux un rite de passage après avoir été dévorés, mais pas digérés, par le monstre ; d'autres personnages ne sont plus prisonniers de la baleine mais la traversent comme une simple péripétie comique, à la manière du Baron de Münchhausen (1785) ; d'autres, encore, exploitent la carcasse de l'animal pour y récupérer viande et huile ou y construire une étonnante salle de théâtre au XIXème siècle. Aux XXème et XXIème siècles, la science-fiction va plus loin encore en imaginant que les baleines sont vivantes au moment où elles sont réduites en esclavage. Entre commensalisme et symbiose, l'homme qui l'habite devient un parasite. C'est tout particulièrement sur ce renouvellement du mythe que l'article insiste.

Mots-clés

Sky whale, science-fiction, baleine, parasite

---

## [8 – Hors dossier. Forme et savoirs du vivant dans La vie et les opinions de Tristram Shandy](#)

écrit par admindev

Le roman de Sterne La vie et les opinions de Tristram Shandy raconte la conception, la naissance et les divers accidents de la vie du narrateur. Ce faisant, le roman interroge la formation même de l'identité d'un être, en faisant de très nombreuses références aux savoirs philosophiques et médicaux du vivant. D'un côté, le père de Tristram, grand faiseur de systèmes, identifie des étapes cruciales du développement, qui décident de la

forme de l'être humain ; de l'autre, le narrateur s'ingénie, par la forme romanesque, à déconstruire la tentation théoricienne de son père et s'appuie sur d'autres modèles scientifiques et artistiques pour construire une éthique et une esthétique de la liberté.

Mots-clés

Sterne, épigénèse, préformation, esthétique, vie

---

## 9 – Hors dossier. La folie de Mme Fol (18e siècle). Une intranquillité de la chair

écrit par admindev

### **Introduction**

Il y a des archives qui ont le pouvoir de nous plonger dans une perplexité profonde, dans une confusion cognitive difficile à soutenir si l'on pense devoir en extraire des modèles et des savoirs du passé, libératrice si l'on décide de laisser éclore les questions qu'elles soulèvent. La lettre que Mme Fol a envoyée au Dr Tissot est de celles-là. Les questions qu'elle soulève sont celles de la folie, de la sensation corporelle, de la subjectivité, de l'expression. Le récit, impossible à résumer, chaotique dans sa forme et dans son contenu, met à mal toutes nos catégories. Qu'en faire ? L'écouter, faire un inventaire des questions, même si elles restent pour l'instant sans réponses, en tirer des éléments qui nous permettent de mesurer l'historicité du propos et l'écart qui sépare l'expérience de la souffrance au 18<sup>e</sup> siècle de la nôtre. Comme le relève Patrick Boucheron, « Quant à l'histoire, elle ne vaut que si elle consent à dire quelque chose de nos vies » (7). Dans le domaine de la souffrance, de la maladie, du mal être, de la mort, caractéristiques génériques d'expériences diachroniques, l'analyse historique se révèle être un produit de contraste pertinent pour nous dire quelque chose de nos vies, c'est-à-dire de notre expérience contemporaine face à ces événements.

Suite à un volet introductif, portant sur la pratique de l'écriture de consultations épistolaires, la première partie de cet article se concentrera sur une présentation du récit de Mme Fol. Plusieurs extraits du texte seront cités, pour que le lecteur ait un accès direct à l'expressivité de Mme Fol et pour qu'il puisse s'en faire sa propre impression. Comme le relève Michel Foucault, la lecture de certaines archives (pour lui les lettres de cachet) laissent une impression « physique »[\[1\]](#). Les lettres de consultation en général, celle de Mme Fol en particulier, sont du même ordre : leur lecture offre une expérience au lecteur contemporain. Il ne s'agit pas d'une expérience partagée entre la malade et nous. L'écart épistémologique entre le contexte socio-culturel et scientifique des malades d'alors et le nôtre est trop grand, et comme le souligne Philippe Artières, on ne peut s'appropriier les cris et la parole singulière portés par de telles archives (2). On ne peut que les écouter comme on entendrait un écho déformé par le temps. Il ne s'agit pas non plus d'empathie, la malade est morte depuis longtemps et le mode affectif n'a pas lieu d'être activé. Il s'agit simplement d'une expérience esthétique, presque lyrique

qui participe à l'approche et à l'analyse de l'archive. La forme prime-t-elle toujours sur le contenu, comme l'affirme Amr Helmy Ibrahim ? Laissons cette question aux linguistes. Mais il est vrai que dans le cas des consultations épistolaires en général, et de celle de Mme Fol en particulier, leur forme expressive est nécessaire à la compréhension de leur contenu.

Cette analyse, sur la forme et le fond de ce texte, m'amènera dans la deuxième partie à établir trois constats. Le premier se rattache à l'amalgame du mental et du physique lové jusques au cœur de certains mots de la malade mais présent aussi dans quelques unes des théories médicales des nerfs. Le deuxième constat souligne l'accent mis par Mme Fol sur une intranquillité sensorielle liée à la crainte de la folie. Il s'est imposé par le nombre de verbes répertoriés dans le texte qui signifient une intériorité corporelle dans une agitation marquée par des micro-mouvements incessants, et la conscience qu'a la malade de ces mouvements. Le troisième traite des éléments constitutifs de la subjectivité telle qu'elle se profile dans cette lettre, qui montre en même temps une conscience de soi profondément bouleversée, voire éclatée, et en même temps un « je » bien présent par l'utilisation fréquente de la première personne et par la capacité expressive de la restitution de la souffrance agitée. Ces trois constats ont été dictés par la lecture répétée de cette lettre et de nombreuses autres consultations épistolaires. Ils permettent également de réfléchir à certains aspects de la médecine contemporaine. Chacun sera rapidement mis en contraste avec trois éléments dont il est souvent question aujourd'hui dans la pratique médicale et dans les aspirations sociétales : la médecine psychosomatique, les techniques de la méditation en pleine conscience ou du yoga réintroduites dans le traitement de certaines maladies psychiatriques[2], et la médecine centrée sur le patient.

### **À la rencontre de Mme Fol**

Mme Fol, née Fol, craint de perdre la raison, c'est du moins ce qu'elle affirme dans une lettre de consultation envoyée au Dr Tissot le 26 août 1766 (IS.3784/II/149.01.06). Consulter un médecin par écrit était pratique courante dans l'Europe du 18<sup>e</sup> siècle (voir à ce sujet : Teyssiere ; Pilloud et Louis-Courvoisier ; Singy ; Weston ; Wild). Samuel Tissot, médecin lausannois de grande renommée, reçut mémoires et lettres par milliers[3]. Un lecteur d'aujourd'hui se demande quelles pathologies poussaient les malades à écrire, lesquelles étaient susceptibles d'être exprimées en mots en l'absence du corps. Un malade d'alors ne pensait pas en ces termes. Le récit et les mots constituaient, à ses yeux comme à ceux des médecins, la matière première du diagnostic et du traitement quelle que soit la pathologie (Fissel ; Louis-Courvoisier). Le corps n'était pas encore investi des paramètres cliniques standardisés et des critères biologiques normatifs qui peu à peu prendront le dessus dans la science positive des siècles suivants. Au 18<sup>e</sup> siècle, écrire à son médecin s'inscrit dans la pratique de la correspondance et relève d'un geste banal. Le malade recourt entre autres à cette forme pour des questions pratiques, telles que l'absence de médecin dans les environs, ou pour obtenir les conseils d'un médecin réputé. Cette pratique ordinaire est une chance pour les historiens car ces archives nous permettent d'approcher l'expérience de la souffrance des malades, souffrance bien réelle au moment de la rédaction du document.

Même si la plupart des maux exprimés relève de la chronicité, le moment de l'écriture en révèle les phases aiguës. Une lecture attentive de ces consultations montre que le geste de l'écriture marque pour certains malades un point de rupture, témoigne d'une forme de basculement : leur expérience quotidienne de la souffrance devient difficile à supporter (pour eux et pour leurs proches), il est temps de la mettre en forme, de la partager avec quelqu'un, d'appeler à l'aide (on peut faire l'analogie avec le moment précis où nous décidons de prendre le téléphone pour demander un rendez-vous chez son médecin). L'écriture d'une lettre de consultation a pour but de demander du soulagement, elle a pour effet de déposer une symptomatologie entremêlée d'éléments physiologiques et psychologiques déroutante pour le lecteur contemporain.

Madame Fol remplit quatre feuillets d'un graphisme encore structuré, mais d'un récit sans paragraphes et à la ponctuation parcimonieuse. Un point, une dizaine de virgules et cinq points virgules ponctuent ce texte chaotique et dense, ce qui donne au lecteur une impression d'oppression. Où reprendre son souffle ? Où marquer un temps de réflexion ? Comment découper le texte pour y poser une grille d'analyse ? Ce récit témoigne d'une intensité dramatique étonnante et d'une lucidité descriptive marquée par plusieurs comparaisons choisies avec précision. Le délire, la frayeur et l'angoisse sont presque contagieux. Les éléments convoqués pour décrire cette expérience sont catapultés sur la page dans le désordre, comme s'ils relevaient d'un cri dont il fallait, pour les besoins de l'écriture, détailler tous les sons, leur donner une forme et un sens. La synchronicité contenue dans un cri s'éclate dans la forme des mots et des phrases[4]. A ces aspects formels s'ajoutent les absences de transition en termes de contenu. La cohabitation de la puissance évocatrice du détail et de l'absence de structure met au défi une analyse conventionnelle de cette archive. Plutôt que de forcer son contenu et sa forme dans nos catégories, ou d'en tirer un modèle figé, écoutons cette voix venue d'ailleurs, les questions qu'elle nous pose, les observations et les réflexions qu'elles nous proposent.

## **Présentation du texte**

Les quelques premières lignes sont encore conformes aux codes épistolaires de l'époque. Comme beaucoup d'autres malades, Mme Fol commence par faire appel aux lumières de Tissot. En quelques phrases, elle récapitule son héritage héréditaire, auquel elle ne peut imputer sa souffrance puisque ses deux parents avaient le « sang pur ». Elle évoque une pleurésie et une inflammation de poitrine dont elle souffrit à l'âge de 14 ans, des maux de tête, et l'arrivée de ses règles, abondantes mais indolores à 16 ans. Puis vinrent « des maux de cerveau afreu », (sans que l'on sache si elle fait une distinction entre maux de tête et maux de cerveau), des lassitudes et des passions, surtout pour le café. Cette séquence est organisée, informative pour le médecin, et comporte des repères temporels. Pour soigner ces symptômes variés, on lui fit une saignée au pied. C'est à partir de là que le texte se désagrège, tout comme l'état de Mme Fol.

Suite à la saignée, écrit-elle, « je fus dans l'angoisse le délire ne dormant qu'avec des rêves afreux la mélancholie des vertiges des tressauts des frayeurs un tremblement dans tout mon corps des palpitations de cœur et d'estomac un battement dans les reins ». Aux troubles aujourd'hui qualifiés de psychiques (l'angoisse, la frayeur et le délire) s'entremêlent des mouvements désordonnés et incontrôlables dans le cœur, l'estomac et

les reins ; tout son corps tremble. Elle poursuit en précisant que peurs et frayeurs l'envahissent, « tout me faisait peur mes meubles la campagne les maisons j'avois peur de moi même il me sembloit que j'allois perdre la raison » ; la lumière du crépuscule, insupportable, l'agite, la glace, et provoque des sueurs dans les reins. A cela s'ajoute, dans un même souffle, des craquements aux dents qui la privent de sa voix. Le récit de Mme Fol restitue une prolifération de sensations qui attaquent simultanément ses sens, diverses parties de son corps sans logique apparente : battement dans les reins, craquement dans les dents s'additionnent et collisionnent. L'entremêlement de descriptions sensorielles et psychiques suggère que ces sensations ne sont pas un simple ajout aux terreurs de Mme Fol, elles en sont parties prenantes.

Sans transition, l'auteure précise que lorsqu'elle est couchée, si elle ne garde pas sa tête à hauteur de deux ou trois oreillers, elle s'agrippe, elle s'agite et elle crie. Toutefois elle précise que ces symptômes relèvent d'une mécanique physiologique à laquelle il est facile de remédier : « cela passe sans me causer d'autre mal que celui de me remêtrer sur mes oreillers ». D'un seul trait là encore elle poursuit :

[...] remêtrer sur mes oreillers il se fait des éclats dans ma tête des siflements des bourdonnements affreux, toutes ces choses me donnent de l'agitation dans tous mes membres j'ai un frémissement au cerveau qui me fait rider le front je ne peux point me baisser ni me fixer à un objet ni soutenir le jour ni me tenir à une place sans être appuyée une inquiétude et un tournement de tête (deux derniers mots ajoutés en dessus) presque continuel les jambes me manquent il faut me soier enfin il faut me mêtrer au lit où j'ai été 2 fois 24 heures à garder la même exactitude ( ?) de ce dernier genre de mal m'a si fort affecté l'esprit que j'ai cru avoir le mal caduc ou être ataquée d'apoplexie et de beaucoup d'autre maux qui n'existent peut-être que dans mon imagination ou peut-être sont l'effet de quelque organes ataqués ou afoiblis.

Une fois encore dans cet extrait, Mme Fol montre à quel point son économie corporelle et psychique est affectée. Un vacarme intérieur, une difficulté de concentration, des jambes qui se dérobaient, un sentiment de vertige, une agitation des membres et encore un frémissement au cerveau. Qu'entend-elle par frémissement au cerveau ? A ce tableau sensoriel, elle ajoute un élément explicatif, sur le mode de l'interrogation indirecte, oscillant entre l'explication organique et l'explication psychologique.

La séquence suivante monte en intensité. Jusqu'ici, la symptomatologie reflétait l'extrême agitation qui se manifestait à l'intérieur de son corps. Mme Fol met ensuite l'accent sur la désorientation spatiale à laquelle elle doit faire face :

[...] lorsque je me trouve le mieux c'est un état insupportable je ne puis me tenir assise sans être appuyée et il faut que la chaise ou autre meuble destiné à se soier soit appuyée contre quelque mur// soutenant ma tête de ma main il me semble que le ciel et la terre se renverse de même que mon corps il me semble que la terre me soulève en marchant plus j'ai mal plus il me faut marcher vite, je n'ose plus sortir et si je sors à chaque instant je suis obligée de m'appuyer à la première chose qui s'offre à moi où je ferois des écarts comme une personne ivre j'ai ménagé mon

corps.

L'intensité est marquée par les premiers mots : le mieux est un état insupportable. Non seulement tout est en agitation à l'intérieur, sa spatialité corporelle se désorganise, mais encore le cosmos lui-même est sens dessus dessous. Elle ne perd pas seulement le nord, mais encore le haut et le bas. La terre la « soulève ».

Puis vient une légère amélioration de l'état de Mme Fol :

J'ai ménagé mon corps, mais depuis 2 ou 3 mois je me suis donnée de l'exercice dans mon ménage dans le commencement je m'en suis bien trouvée je n'ai pas ressauté, le jour ne me faisait pas autant de peine la tête ne me tournait pas autant j'osois sortir mais pour me tenir droite ou assise sans dossier les frémissements étoient à peu près les mêmes, dans le mois dernier je me suis baignée je devois avoir mes règles dans le 10 du courant les symptômes ont paru mais je suis à les attendre et j'ai été fort mal je ne suis pas enceinte je suis comme une personne qui est dans un bateau agité des vagues un battement qui se fait sentir le long des reins du col et de la tête un débat intérieur qui m'oblige à saisir ce qui se trouve le plus à ma proximité pour me rassurer et beaucoup de mouvements involontaire le pouls fort irrégulier, pour l'ordinaire foible et vite.

Une allusion à sa vie quotidienne domestique montre qu'elle retrouve une certaine stabilité mais le système hormonal bouleverse cet équilibre précaire. Dans la médecine des humeurs, la référence aux règles est très fréquente et ne relève pas de la sphère de la pudeur. Le fait qu'elles ne viennent pas signifie une rétention d'humeur, signe de maladie générique et d'inconfort profond. La porosité du corps et la bonne circulation entre l'intérieur et l'extérieur étaient primordiales[5]. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre que la « suppression » des règles, pour reprendre le terme courant à l'époque pour dire l'aménorrhée, a réactivé les symptômes de Mme Fol. Le sol devient à nouveau mouvant, les battements la reprennent à plusieurs endroits, les mouvements involontaires l'agitent. Elle ajoute une expression particulière, à souligner, celle du « débat intérieur » qui l'oblige à se tenir pour se rassurer. Le débat intérieur signifie ici un ensemble de forces internes et contradictoires appartenant au registre de la physique, des forces qui l'ébranlent et la bousculent jusqu'au déséquilibre. Il est à relier aux autres éléments qui expriment le vertige, le flottement et autres sentiments de chute, et non à une opération cognitive et mentale comme nous l'entendons aujourd'hui.

La fin de la lettre retrouve une cohérence en quittant la forme du cri, en établissant un constat, et en articulant une demande précise adressée à Tissot :

[...] telle est la triste situation où je suis actuellement qui m'oblige à vous prier de vouloir m'aider à me tirer de cet état s'il est de remèdes à mon mal ou à mes maux ; et si il n'y en a point ayez la bonté de me le faire savoir ; ce qui obligera infiniment celle qui a l'honneur d'être et espère de devenir vôtre très reconnoissante servante Fol née Fol.

Chaque lettre écrite au Dr Tissot est marquée par sa singularité, leurs auteurs ne suivant

que de loin les codes épistolaires de l'époque. Celle de Mme Fol est particulièrement frappante en raison de sa condensation expressive, et permet d'illustrer trois constats. Ces observations s'appuient également sur une analyse de l'ensemble des lettres écrites à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier[6]. La lecture de ces récits a permis de détecter certaines étrangetés de l'expérience de la maladie et de la souffrance des malades de Tissot ; celle de Mme Fol permet de tracer ces étrangetés dans le détail de sa forme et de son contenu et de mettre en évidence, tel un produit de contraste, certains aspects de la médecine contemporaine.

### **Amalgame du mental et du physique *versus* médecine psychosomatique**

Tissot annote cette lettre d'un seul mot : « mobilité »[7]. Il s'agit d'un terme souvent utilisé par les médecins et par les malades du XVIII<sup>e</sup> siècle (voir par exemple Rieder, 90-111). Pour Tissot, il représente un état nerveux qui rend les gens trop sensibles à toutes les impressions et « susceptibles de mouvements faux et irréguliers » (Tissot 140). Plus généralement, il appartient à la nébuleuse que composent les maladies nerveuses, la mélancolie, l'hypocondrie, l'hystérie, les vapeurs. Cette nébuleuse est intrigante. Sommes-nous dans le registre organique ou mental ? Matériel ou immatériel ? Somatique ou psychologique ? La question est mal posée, car elle ne tient pas compte de l'écart qui nous sépare des malades de l'Ancien Régime. Dans les théories médicales et philosophiques des Lumières, ces registres dialoguent, s'entrechoquent, voire se confondent dans certains cas. Pour certains, le système nerveux est le point physiologique de la rencontre entre l'âme et le corps (Beatty 1-36, en particulier p. 4). Pour d'autres, comme pour Tissot, les nerfs étaient placés entre l'âme et le corps, comme s'ils marquaient une continuité entre le matériel et l'immatériel) (Cernuschi 302).

Cette confusion des registres cohabitait cependant avec le dualisme cartésien qui jouait son rôle, pour les médecins comme pour les malades, quand il s'agissait de chercher une cause à la souffrance. Mme Fol se demande si elle souffre d'apoplexie, d'épilepsie, d'autres affections liées à la faiblesse d'un organe, ou encore de maux qui n'existent que dans son imagination.

Le dualisme était nécessaire à l'explication mais absent de l'expérience. Les passages qui décrivent la symptomatologie dans les lettres de consultations témoignent d'un concentré indistinct d'affects, de sensations, d'émotions, de comportements, de mouvements tel qu'on le trouve dans la lettre de Mme Fol. Ce concentré est parfois compacté dans certaines expressions aujourd'hui sémantiquement difficile à concilier. Mme Fol a un étonnement au cerveau. Que veut-elle dire ? Est-elle surprise ou effrayée ? Ou a-t-elle reçu une violente secousse physique ou une commotion ? Les dictionnaires montrent que le terme d'étonnement au XVIII<sup>e</sup> siècle peut avoir les deux acceptions, ce qui explique d'ailleurs l'expression que nous utilisons encore : être frappé d'étonnement. Une faculté ou une émotion aujourd'hui uniquement mentale enfermait au XVIII<sup>e</sup> siècle une ambiguïté sémantique constitutive. Nous avons également vu que le terme de débat renvoyait ici à une expression physiologique et non cognitive. Et nous verrons aussi que le terme d'inquiétude comporte lui aussi une ambiguïté sémantique.

Une lecture précise de ces textes jette le lecteur contemporain dans une confusion que

ses catégories analytiques n'arrivent pas à disperser. Depuis deux siècles, le développement de la médecine a distingué avec toujours plus de détermination le psychologique du somatique. Le XIXe siècle a progressivement et définitivement marqué l'écart entre la neurologie et les sciences « psy », et donc entre l'explication somatique ou l'explication psychologique. Les conséquences de cette distinction pour le patient sont fondamentales. Face à une symptomatologie confuse, faut-il aller voir un neurologue ou un psychiatre ? Le choix n'a rien d'anodin ; il détermine la prise en charge thérapeutique mais aussi l'idée que le malade a de lui-même. La science biomédicale, et la structure corporatiste qui en découle, nous obligent à entrer dans une catégorie déterminante pour la prise en charge d'une symptomatologie parfois difficile à trier. La médecine psychosomatique a été une réponse à cette difficulté mais n'a pas réduit pour autant cette distinction : elle décrit les conséquences d'effets psychologiques sur le corps, dans un rapport de causalité, en gardant néanmoins les deux pôles bien distincts. Elle n'est pas le reflet ou la survivance de l'amalgame physiopsychologique de l'Ancien Régime, elle participe au mouvement de mentalisation et de rationalisation que connaît la science médicale depuis deux siècles (Kirmayer). Ce mouvement est aussi bien porté par les neurosciences que par les théories psychologiques, psychiatriques et psychanalytiques ; il ne touche pas une branche de la médecine en particulier, et ne concerne d'ailleurs pas uniquement la médecine elle-même. Il marque une attitude collective du monde occidental face au réel. « Je crois que le rationalisme absolu est la plus profonde des erreurs humaines » écrivait Camus à Francis Ponge en 1943 (Camus et Ponge 93, lettre du 20 septembre). Ce mouvement de rationalisation a eu pour effet d'opérer une distinction toujours plus marquée entre le mental et le physique, entre le symptôme et son explication, entre l'observation et l'interprétation, et de mettre à l'écart une zone grise, confuse, parfois informe que contient l'expérience. La raison des Lumières pouvait encore accepter cette confusion liée à l'expérience tandis que le processus de rationalisation l'a progressivement mise à distance.

### **Intranquillité sensorielle, pratiques du yoga et de la méditation en pleine conscience**

Jusqu'à la lecture répétée des dépôts d'expérience que constituent ces archives, le terme de mobilité utilisé par Tissot constituait à mes yeux un diagnostic souvent utilisé au XVIIIe siècle, une sorte de mot « valise » au contenu inintelligible. Mobilité de quoi ? Et même si on ajoutait mobilité nerveuse, ou du genre nerveux, qu'est-ce qui bougeait ? Et si quelque chose bougeait, qu'avait-ce à voir avec des pathologies considérées comme mentales aujourd'hui ? Une attention soutenue au récit de Mme Fol et à celui de bien d'autres malades du XVIIIe siècle a permis de mieux comprendre la substance et la pertinence de ce terme. Reprenons la terminologie des symptômes liés aux mouvements décrits par Mme Fol : tressauts, palpitations, tremblements, battements, agitation, convulsion, ressaut, frémissement, débat intérieur, pulsation (pouls irrégulier). Les sensations liées à ces différents termes s'attaquent à toutes les fibres corporelles (même à celles du cerveau). On comprend mieux alors le terme de mobilité qui marque une conscience corporelle de soi agitée « physiquement » par une multitude de micromouvements chaotiques. Tout bouge ! L'intranquillité sensorielle est partout manifestée par des micromouvements de différentes natures. Ajoutons encore le terme d'inquiétude qui s'inscrit dans la même confusion relevée dans le premier constat à

propos de l'étonnement et du débat. Dans d'autres lettres, le terme d'inquiétude est utilisé pour décrire une sensation : inquiétude au fondement ou à l'oreille (Fol, IS.3784/I/6/4, chap. XVIII, p. 6-7, lettre de Mr. Buyrette, 27 février 1770) ou encore sur la peau (Fol, IS.3784/II/144.05.02.40, seconde lettre de M. Walmöden, sans date). Mme Fol ne localise pas son inquiétude, mais elle la mentionne juste à côté des tournements de tête. Cette inquiétude fait-elle partie de tous ces mouvements sensoriels, comme c'est le cas pour d'autres malades, ou est-ce une inquiétude mentale ? On ne sait pas. Tissot le savait-il ? On ne sait pas non plus, mais peut-être la question n'était-elle pas pertinente pour lui.

Cette lettre, et bien d'autres, attestent de l'importance de tous les micro-mouvements intracorporels qui participent au mal être profond des malades. Ces récits montrent à quel point leurs auteurs étaient ouverts à des sensations subtiles et complexes, à quel point ils en avaient conscience, et quelle attention ils portaient à leur description. Cette description était pertinente à leurs yeux, même quand il était question de folie (Louis-Courvoisier 2015). Nous l'avons vu plus haut, le récit constitue le matériau essentiel sur lequel se base le médecin pour proposer une thérapeutique. Ces descriptions sensorielles constituaient une portion non négligeable de ces récits car elles revêtaient une valeur prépondérante aux yeux du malade et du médecin. En deux siècles l'accent progressivement mis sur la « vérité » de la mesure, sur l'établissement de normes, sur la preuve par le nombre, de même que sur l'objectivation statistique et technologique, a écarté la valeur centrale de l'expérience et de son récit dans la relation thérapeutique. Le courant positiviste et objectivant de la médecine n'a-t-il pas aussi, dans le même mouvement, participé subrepticement à une déconnection partielle de l'individu à son corps ou à ses sensations corporelles ? Sommes-nous encore traversés sans le savoir par toute cette mobilité intérieure ? Le récent essor d'activités telles que le yoga, la méditation en pleine conscience, ou d'autres pratiques similaires, suggère que l'absence de connexion à sa vie sensorielle intérieure peut constituer un manque pour certains d'entre nous. Là encore, ces pratiques sont une réponse à notre vie contemporaine occidentale et non un retour à une expérience de l'étrange interférence entre chair et esprit telle qu'elle était vécue sous l'Ancien Régime. Mais leur engouement laisse penser qu'elles participent à une reconnexion, par des postures et des techniques respiratoires, à une intériorité corporelle trop silencieuse.

### **Subjectivité et médecine centrée sur le patient**

Malgré l'expression d'une symptomatologie qui semble la faire voler en éclat, la subjectivité de Mme Fol est bien présente dans son écriture. A 32 reprises, elle utilise la première personne du singulier. Ce « je » est capable d'éprouver la confusion et de l'exprimer. Cette subjectivité est également marquée par l'observation et la description de son état, qu'elle privilégie nettement au détriment de l'explication et de l'interprétation. Sa subjectivité passe aussi par une mise en forme et une affirmation de ses sensations et de sa mobilité intérieure. Les facultés cognitives de Mme Fol sont mises au service d'une subjectivité « charnelle ». Le champ sémantique de l'angoisse est concentré sur quelques lignes, avec l'évocation de l'angoisse justement, de la peur, du délire et de la frayeur. Cette concentration intensifie sa puissance évocatrice. Mais tout le reste du texte concerne cette conscience corporelle mise à l'épreuve de l'agitation.

Enfin, la subjectivité s'exprime par le choix des symptômes restitués et des mots pour les dire. Dans le cadre de la consultation épistolaire, ce ne sont pas les questions du médecin qui orientent ce choix, ni les vingt minutes qui obligent au tri des symptômes, mais une page blanche, une plume et un encrier. Le malade fait ses choix en fonction de ce qu'il sent, et ce qu'il croit important de dire pour trouver du soulagement. Il a le temps du retour sur soi, de la connexion entre la chair et les mots.

La subjectivité qui se dessine dans ces consultations écrites est constituée par la chair, à travers ses mouvements, par les facultés cognitives (à travers les affects, les émotions et les comportements), par la conscience linguistique de soi<sup>[8]</sup> (nécessaire à la transmission écrite), et par la créativité langagière. Lorsque l'on souligne aujourd'hui l'importance de la médecine centrée sur le patient, on est pourtant très loin de cette subjectivité. Le cadre de la consultation, marqué par une temporalité imposée, par un accent porté sur les paramètres biologiques et anatomiques mesurés par la technique, par une science médicale modélisée en d'innombrables disciplines qui ne se comprennent plus entre elles, ne peut pas s'accorder avec une telle subjectivité. L'accent mis sur la centralité du patient ne signifie donc pas le retour à la subjectivité réclamée explicitement par des associations de malades (Guillemain). Il est probable que ce retour soit aussi implicitement réclamé par tous ceux qui se tournent aujourd'hui vers des médecines dites alternatives ou complémentaires. Même si on parle beaucoup de prise en charge « holistique » du patient (dans la biomédecine comme dans les autres médecines), il semble s'agir plus d'un terme qui résonne comme un slogan qu'une redéfinition de la place de la subjectivité dans la relation thérapeutique.

## Conclusion

Ces constats n'impliquent pas une vision passéiste. Ce n'était pas mieux avant. Les malades du XVIIIe siècle n'étaient pas plus épargnés que nous par l'angoisse de la souffrance et de la mort. En outre, ils se plaignaient abondamment de leurs médecins, et notamment du fait qu'ils étaient des « gens de système » (voir Mauron et Louis-Courvoisier). De plus, ces constats sont basés sur une forme de consultations particulières, puisqu'elles sont écrites. On ne sait pas de quoi étaient faites les consultations orales. Par ailleurs, les XIXe et XXe siècles ont permis des évolutions majeures et bénéfiques aussi bien pour le traitement de maladies que pour le soulagement de la souffrance. Néanmoins, une lecture répétée des consultations du XVIIIe siècle suggère que ces progrès incontestables ont eu pour effet connexe de vider la notion d'expérience de sa valeur épistémologique essentielle. En écartant l'expérience (celle du malade *et* celle du médecin) comme événement constitutif de la relation thérapeutique, on a également modifié la notion de sujet. En effet, comme le relève Caroline Jacot Grapa, l'expérience du corps se joue dans le « triangle » du sujet, de son corps et d'une pensée qui est une conscience de soi (voir Jacot Grapa 28). Le sujet, on l'a vu ici, est l'instance qui expose sa réalité symptomatologique toutes catégories confondues ; le corps est l'instance traversée de sensations multiples, complexes et subtiles ; la pensée comme conscience de soi est l'instance qui cherche à donner sa forme esthétique et singulière à cette réalité. A cette triade, j'ajouterai encore le langage, comme outil de connexion à soi et comme courroie de transmission nécessaire à la rencontre intersubjective qu'est la relation thérapeutique.

Notre expérience est conditionnée par le contexte historique dans lequel elle s'inscrit et l'univers mental et perceptuel du XVIIIe siècle est derrière nous. Néanmoins poètes et écrivains des XIXe et XXe siècles témoignent, dans leurs romans, leurs poèmes ou encore leurs correspondances, d'une « survivance » (Didi-Huberman 51-70, 65) de formes esthétiques attestant d'une expérience intime qui précède nos catégories. Paul Valéry parle « d'une douleur insupportable de la chair de l'esprit » ou encore « du froid dans la peau, dans l'âme, dans l'intellect » (cité par Peeters 56 et 285) ; Vincent Borel exprime ses « tourments artériels » (79). Cioran relie explicitement chair et cognition : « mes idées m'ont toujours été dictées par mes organes » ; il ajoute que ses organes sont soumis à l'influence climatique et il constate « une simultanéité entre l'interrogation métaphysique et le malaise physique. Très tôt j'ai été conscient de cette évidence, et honteux, j'ai toujours essayé de l'occulter » (1742). On retrouve aussi un amalgame ou une continuité entre matérialité et immatérialité chez Baudelaire : « de la vaporisation et de la centralisation du Moi. Tout est là » (i). Rilke, Artaud, Woolf, Valéry, Michaux, Noël, Bouvier et tant d'autres refusent, ou plutôt ignorent à certains moments, la division de la chair et de l'esprit. Prenons tous ces indices non comme un signe d'essentialisme mais comme autant de symptômes récurrents à valeur diagnostique (Didi-Huberman 65). Le diagnostic serait ici le manque douloureux, pour certains, ou dans certaines circonstances, d'un espace réservé à la zone d'ombre de l'expérience qui précède l'explication, la rationalisation, d'un temps intérieur qui permette l'observation sans l'interprétation.

### **Ouvrages cités**

Artières P., *Le livre de la vie des coupables. Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Paris, Albin Michel, 2000.

Balasubramaniam M., Telles S. et M. P. Doraiswamy, « Yoga on our minds : a systematic review of yoga for neuropsychiatric disorders », *Frontiers in Psychiatry*, 25 janvier 2013, [<https://doi.org/10.3389/fpsy.2012.00117>] (consulté le 31 décembre 2016).

Baudelaire C., *Mon cœur mis à nu. Conseils aux jeunes littéraires*, Condé-sur-Noireau, 2008.

Beatty H., *Nervous Disease in Late 18th Century Britain : the Reality of a Fashionable Disorder*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.

Borel V., *Vie et mort d'un crabe*, Arles, Actes Sud, 1998.

Boucheron P., *L'entretemps. Conversations sur l'histoire*, Paris, Verdier, 2011.

Camus A. et F. Ponge, *Correspondance 1941-1957*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Marie Gleize, Paris, Gallimard, 2013.

Cernuschi A., « Acoustique et musique dans le Traité de nerfs de Tissot », in V. Barras et M. Louis-Courvoisier (dir.), *La médecine des Lumières. Tout autour de Tissot*, Lausanne, 2000, p. 295-311.

Cioran E., *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1995.

Didi-Huberman G., *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Les Editions de Minuit, 2002.

Duden B., « Medicine and the History of the body », in J. Lachmund et G. Stollberg (dir.), *The Social Construction of Illness*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1992, p. 39-51.

Fissel M., « The Disappearance of the Patient's Narrative in the Invention of Hospital Medicine », in R. French et A. Wear (dir.), *British Medicine in an Age of Reform*, Londres, Routledge, 1991, p. 92-109.

Fol, Madame, *Lettres*, Bibliothèque Cantonale Universitaire, Lausanne, IS.3784.

Foucault M., préface de « La vie des hommes infâmes », *Cahiers du Chemin*, tapuscrit, Archives Foucault, janvier 1977.

Grossman P., Niermann, L., Schmidt S. et H. Walach, « Mindfulness-based stress reduction and health benefits : A meta-analysis », *Journal of Psychosomatic Research*, vol. 57, 2004, p. 35-43.

Guillemain H., « Les frontières de la psychiatrie aujourd'hui » in H. Guillemain (dir.), *Extension du domaine psy*, Paris, PUF, La vie des idées, 2014, p. 5-22.

Helmy Ibrahim A., « Le fonctionnement des langues, paradigme du vivant ? », *Epistémocritique*, vol. 13, 27 avril 2014.

Jacot Grapa C., *Dans le vif du sujet. Diderot, corps et âme*, Paris, Classique Garnier, 2009.

Kirmayer L. J., « The Body's Insistence on Meaning: Metaphor as Presentation and Representation in Illness Experience », *Medical Anthropology Quarterly*, vol. 4, 1992, p. 323-346.

Louis-Courvoisier M., « Qu'est-ce qu'un malade sans son corps? L'objectivation du corps vue à travers les lettres de consultations adressées au Dr Tissot (1728-1797) », in F. Frei Gerlach *et al.* (dir.), *Concepts du corps*, New York, Waxman, 2003 p. 299-310.

Louis-Courvoisier M., « Rendre sensible une souffrance psychique. Lettres de mélancoliques au 18<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, no. 47, 2015, p. 87-101.

Louis-Courvoisier, M. « L'univers physiopsychologique des malades du XVIII<sup>e</sup> siècle : 'une pratique' du sensible », à paraître dans *Etudes Epistémè*.

Mauron A. et M. Louis-Courvoisier, « 'He found me very well ; for me, I was still feeling sick.' The strange worlds of physicians and patients in the 18<sup>th</sup> and 21<sup>st</sup> centuries », *Journal of Medical Ethics: Medical Humanities*, 2002, vol. 28, p. 9-13.

Peeters B., *Valéry. Tenter de vivre*, Paris, Flammarion, 2014.

Pigeaud J., *Téroigne de Méricourt ; la lettre-mélancolie*, Paris, Verdier, 2005.

Pilloud S. et M. Louis-Courvoisier, « The Intimate Experience of the Body in the Eighteenth Century : Between Interiority and Exteriority », *Medical History*, vol. 47, 2003, p. 451-472.

Pilloud S., *Les mots du corps. Expérience de la maladie dans les lettres de patients à un médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle : Samuel Auguste Tissot*, Lausanne, BHMS, 2013.

Rieder P., *La figure du patient au 18<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2010, p. 90-111.

Singy P., *L'usage du sexe au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lettres au Dr Tissot, auteur de L'Onanisme (1760)*, Lausanne, BHMS, 2014.

Starobinski J., « L'invention d'une maladie », in *Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012. Première publication sous le titre « Le concept de nostalgie », *Diogène*, 1966, p. 92-115.

Teyssere D., *Obèse et impuissant, le dossier médical d'Elie de Beaumont, 1765-1776*, Grenoble, Jérôme Millon, 1995.

Tissot S. A., *Essai sur les maladies des gens du monde*, Amsterdam, 1771 (3<sup>e</sup> édition).

Weston R., *Medical Consulting by Letter in France, 1665-1789*, Farnham, Ashgate, 2013.

Wild W., *Medicine by post. The Changing Voice of Illness in XVIII<sup>th</sup> century British consultation. Letters and Literature*, Amsterdam, Rodopi, 2006.

ISSN 1913-536X ÉPISTÉMOCRITIQUE (SubStance Inc.) VOL. XVII

---

[1] Foucault s'interroge sur ce qu'il a éprouvé lors de sa lecture des lettres de cachet : « Sans doute une de ces impressions dont on dit qu'elles sont "physiques" comme s'il pouvait y en avoir d'autres » (2).

[2] Sur les effets positifs du yoga sur certaines maladies psychiatriques, voir l'analyse de

Balasubramaniam *et al.* Sur ceux de la méditation en pleine conscience, voir Grossman *et al.*

[3] Plus de 1300 documents sont conservés à la Bibliothèque cantonale de Lausanne. Pour une analyse de ce fonds d'archives, voir Séverine Pilloud 2013. Une base de données est accessible sur le site :

<http://tissot.unil.ch/fmi/iwp/cgi?-db=Tissot&-loadframes>, avec une reproduction des documents originaux. Elle a pu être effectuée grâce à un subside du Fonds National Suisse de la Recherche : requête n° 11-56771.99.

[4] Jackie Pigeaud relève un sentiment similaire à la lecture des documents écrits par Téroigne de Méricourt.

[5] Sur cette question voir Duden (50) et Pilloud et Louis-Courvoisier.

[6] Voir Louis-Courvoisier 2015 et à paraître.

[7] Précisons que Tissot laisse une annotation sur environ une moitié des documents, annotation à partir de laquelle il écrira sa réponse. L'annotation contient en général un diagnostic, parfois aussi une prescription.

[8] Pour reprendre l'expression de Jean Starobinski (257).